

LE MIRACLE OU LE BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS



I
Tom Bich' rontro chez lui avec un gros sac de pommes de terre qu'il vient de voler.



II
—Diable ! c'est lourd...



III
... Je n'en puis plus, je vais me reposer un instant.

OCTOBRE

*Je viens d'entendre des bruits d'ailes
Dans les châteaux de ma maison.
La tribu de mes hirondelles
Fait vers un plus tiède horizon.*

*L'été ne meurt que pour renaître ;
Vous reviez, oiseaux bénis :
Je garde un coin de ma fenêtre
Tout ce qui reste de vos nids.*

*Le ciel pâlit. Un peu de givre
Parfois fait songer aux hivers ;
La feuille prend des tons de cuivre,
La prairie a des tons moins verts.*

*Toute floraison n'est pas morte,
Mais on sent venir le sommeil.
Des vieux assis devant leur porte
Se chauffent aux derniers soleils.*

*Et des femmes passent courbées
Sous les fuyots de bois menu,
Dont elles feront des flambées
Lorsque le froit sera venu.*

ALEXIS MEUNIER.

NOTRE ONCLE L'AMBASSADEUR

Enfin ! Nous allions le voir, ce fameux oncle qui avait tenu une telle place dans nos rêves d'enfants ! celui dont la tante Gertrude ne parlait qu'en baissant la voix, avec le respect d'un Mahométan qui prononce le nom sacré d'Allah !

Vous pensez sans doute que c'est un oncle d'Amérique ? Ah ! mais, vous n'y êtes pas du tout ! Mieux que ça ! Un ancien ambassadeur, s'il vous plaît !

Peut-être n'êtes-vous jamais passé par le petit village des Dunes ? Je le regrette pour vous ! — Mais si votre bonne étoile vous y a conduit, si vous avez eu le plaisir de faire une "saison" dans ce hameau beaucoup plus pittoresque que confortable, et que les journaux ont cité — bien à tort, je vous assure ! — dans la nomenclature de "petits trous pas cher", vous n'aurez pas été sans remarquer une grande vieille fille, accourée comme aux jours de ses vingt ans, — ce qui la met en retard d'un bon demi-siècle sur les modes modernes, flanquée de trois brunettes aux cheveux embroussaillés, au nez retroussé, aux jupes très courtes. Si, frappé par l'aspect assez original de ce groupe, vous avez pris des informations auprès de quelque habitant du crû, celui-ci n'aura pas manqué de vous répondre, d'un ton plein de respect :

— C'est Mlle Gertrude, la sœur de l'ambassadeur.

Peut-être n'aurez-vous pas eu l'air d'apprécier tout l'honneur qui rejaillissait sur la digne personne, d'une si haute parenté ; en ce cas, votre interlocuteur vous aura regardé de travers, en ajoutant :

— Oh ! elle est bien connue à plus de vingt lieues à la ronde ! et les demoiselles qui l'accompagnent sont ses nièces, des orphelines qu'elle a recueillies, et pour lesquelles elle s'est saignée de quatre veines !

Et partout où vous serz allé, d'un bout à l'autre du pays, on vous aura servi ainsi Mlle Gertrude et l'ambassadeur !

On se sera bien gardé d'ajouter que ce dernier personnage n'avait jamais mis les pieds dans le village ; on l'y attendait toujours ! — Mais son arrivée était enfin annoncée ! L'ambassadeur — qui, entre nous soit dit, ne l'était plus depuis cinq ans — avait écrit qu'il viendrait à la fin de la

semaine se reposer un peu chez sa sœur et faire connaissance avec ses nièces. Aussi jugez de l'émoi à cette grande nouvelle !

Tous les habitants s'empressaient de badigeonner leurs domiciles. Naturellement, on enverrait une délégation de gros bonnets du pays, garde-champêtre en tête, pour l'attendre à la gare et lui réciter un compliment. C'est que jamais, de mémoire d'homme, les Dunes n'avaient reçu pareille visite ! De temps à autre on voyait bien un sous-préfet, voire même un préfet, sans compter le député et le conseiller général, mais un ambassadeur ! Non, ça ne s'était jamais vu !

Vous comprenez qu'au Manoir — c'est le nom pompeux dont on décorait la petite maison très modeste de notre bonne tante — l'enthousiasme avait été plus vif encore que dans le pays.

Nous trois — Lise, Magot et Linette — je me nomme en dernier, comme ça se fait toujours, n'est-ce pas ? depuis le jour où nous étions entrées chez tante Gertrude, nous avions appris à considérer notre oncle l'Ambassadeur comme un personnage extraordinaire, une sorte de demi-dieu.

Pensez donc ! un oncle qui avait diné tant de fois avec la reine d'Angleterre, qui avait dansé avec une impératrice ! je ne me souviens plus bien de quel pays, mais ça n'a pas d'importance. — assurément, ce ne pouvait être un homme ordinaire.

Et, depuis cette lettre annonçant sa venue, nous en perdions la tête.

Lise, qui grandissait d'une façon ridicule, s'était mise en devoir de rallonger ses robes toujours trop petites. Margot, la plus pratique de nous trois, frottait et astiquait la maisonnette de haut en bas. Tante Gertrude, s'en remettant à son bon goût, l'avait chargée de l'aménagement de la chambre destinée à notre Ambassadeur ; Margot y ajoutait sans cesse de nouveaux meubles, et pour peu que notre oncle tardât encore à venir, la pièce, à mon idée, aurait tout l'air d'une vraie salle de vente !

Quant à moi, ma grande préoccupation était l'arrangement de ma per ruque. Impossible de mettre ordre dans cette chevelure ébouriffée, dont les mèches rebelles tournaient à droite quand je les eusse voulues à gauche. Et notre oncle, qui avait vu des têtes de reines et d'impératrices, qu'allait-il penser en voyant la mienne ?

Nous ne dormions plus, tellement l'attente nous rendait fiévreuses ! et dans notre petit dortoir, nous passions la nuit à nous confier nos impressions.

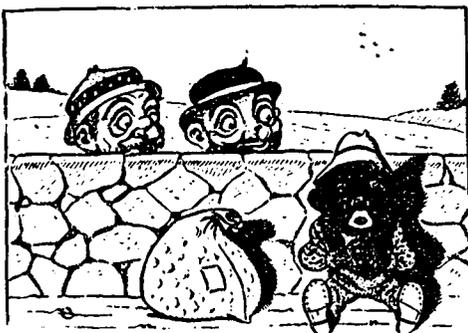
— Je me demande, ajoutait Margot, comment il sera habillé et coiffé ? Assurément, il ne doit pas être comme tout le monde, c'est impossible !

Elle avait raison, il ne devait pas être comme le reste des mortels, pour la coiffure, du moins. Mais, n'anticipons pas. Restait à savoir quel train devait amener le haut personnage.

— J'arriverai mardi, annonçait notre oncle dans sa lettre ; — mais d'heure, point !

Or, quatre trains desservaient quotidiennement les Dunes.

Que faire ? Après maintes réunions, force conciliabules entre tante Gertrude et les habitants, on avait décidé que la délégation se rendrait à la gare pour l'arrivée de chaque train ; de cette façon, pas moyen de manquer l'Ambassadeur ! Enfin, le grand jour se leva. Le soleil, qu'on n'avait pas convoqué, se mit aussi de la partie. Jamais il n'avait dardé de rayons plus brûlants ! Les sables éblouissaient, les toits d'ardoises des maisonnettes brillaient comme des nappes d'argent !



IV
Pendant son sommeil, vinrent à passer deux voleurs de grand chemin.



V
Enlever le sac fut pour eux l'affaire d'un instant.



VI
— Une bonne farce, dit l'un deux. Tu vois ces cailloux. Nous allons les mettre dans le sac...